

MADELEINE BERNARD, *La songeuse de l'invisible*, Marie-Hélène Prouteau, Hermann, 19 €

Sur la couverture de ce livre, la reproduction du beau tableau de Gauguin (peint en 1888, collection du musée des beaux-arts de Grenoble), un portrait de Madeleine Bernard, née à Lille en 1871, et morte le 20 novembre 1895. Madeleine Bernard était la sœur du peintre Émile Bernard né le 28 avril 1868 à Lille et mort le 16 avril 1941 à Paris. Celui-ci fut un peintre, graveur et écrivain français, artiste postimpressionniste, associé à l'école de Pont-Aven et à divers courants qui se sont développés à sa suite dont le synthétisme et le cloisonnisme.

Le portrait de Madeleine Bernard peint par Gauguin accroche le regard par sa fraîcheur, sa palette douce et l'expression rêveuse de la jeune femme. L'auteure du livre, Marie-Hélène Prouteau, est captivée par ce visage juvénile et par son attitude, la tête en appui sur la main, le bras accoudé à la chaise, la veste légèrement dégagee sur les épaules, l'ensemble saisi dans une palette harmonieuse de bleus, de jaunes pâles et verts, avec, en ponctuation subtile, le rose des joues et le fin trait rouge des lèvres. Tout est composé sereinement dans ce tableau lumineux pour mettre en valeur le buste féminin, la beauté du profil et cet œil maquillé qui regarde en biais vers quelque chose d'insaisissable.

Marie-Hélène Prouteau, en écho à Gauguin, réalise pour nous avec *La songeuse de l'invisible* un portrait de Madeleine Bernard. Elle nous décrit, dans une émotion croissante de page en page, les étapes de sa vie liée à celle de son frère. De celle qui fut un temps la muse des peintres de Pont-Aven, dont Paul Gauguin fut amoureux au point d'en peindre le visage avec un toucher d'une infinie délicatesse, nous aimons la féminité discrète et énigmatique. Mais qui fut-elle pour inspirer autant le regard des peintres ? – Une *chercheuse d'absolu* ? C'est ce que nous fait entendre Marie-Hélène Prouteau.

Au dos de ce tableau peint par Gauguin, se trouve une autre peinture *La Rivière blanche*, qui sera exposée bien avant le portrait de Madeleine. Cette rivière deviendra dans ce livre le leitmotiv d'une lumière intérieure qui aspire la jeune femme vers des horizons de plus en plus éloignés de ses origines (née à Lille, elle vivra en Bretagne, sur les bords de Seine à Asnières, à Montmartre, ira travailler à Nottingham, fuira à Genève, incognito avec sa fidèle amie Charlotte, et enfin en Egypte où elle retrouvera son frère mais succombera à la tuberculose).

Ce livre raconte en une succession de chapitres chronologiques sa courte vie - livre nourri d'extraits des lettres que s'échangeaient le frère et la sœur, livre qui est bien plus qu'une biographie subjective ou littéraire mais est, à sa manière, une peinture – la peinture d'une vie de jeune femme reflétée dans la peinture de son frère Emile Bernard. Marie-Hélène Prouteau nous donne aussi à ressentir par touches successivement appliquées et documentées, les lieux, vêtements, coutumes de vie, paroles, lectures et questionnements de la jeune femme éprise de la peinture d'un frère qui a besoin de son soutien affectif le plus pur pour avancer dans sa propre quête picturale et spirituelle. Ce livre nous apporte le témoignage d'une âme duelle, à la fois divisée et inséparable d'un frère, gémellité spirituelle imprégnée d'un milieu artistique reconstitué ici en une myriade de détails qui font sens une fois rassemblés.

Ainsi Marie-Hélène Prouteau retisse avec finesse les liens tendres et complexes qui entourent Madeleine et sa famille, ses ami(e)s et la constellation d'artistes et auteurs qui partagent leurs interrogations en quête de renouvellement artistique. Elle nous montre combien toute peinture est habitée de rencontres humaines, comme celle de Vincent Van Gogh par exemple et

combien chacun connaît pourtant l'exil, la solitude, la trahison, le poids des contraintes sociales. Ce sont tous ces aspects qui font l'authenticité d'une peinture lorsqu'ils prennent corps dans les paysages aimés et leurs habitants.

Il est donc question dans ce livre de peindre une époque, d'en restituer l'esprit, les couleurs, les passions, les espoirs et contradictions - mais surtout de les donner à voir à travers un destin de femme. Comment faire revivre Madeleine Bernard, comment rendre hommage à sa quête spirituelle, à sa vitalité, et son besoin essentiel de trouver sa place au monde, de se dévouer à un idéal d'aide de son prochain et son frère en particulier, tout en préservant son vœu d'indépendance ? Cette aspiration ne pourra malheureusement pas se développer puisqu'elle mourra à 24 ans.

L'auteure s'appuie sur les témoignages que contiennent les nombreux courriers échangés pour amener progressivement le lecteur à reconnaître les prémices d'une sensibilité généreuse tournée vers les autres par l'alliance de la peinture, la musique, la poésie, et la foi chrétienne.

L'écriture, et particulièrement dans ce livre de Marie-Hélène Prouteau, a pour fonction de *relier* – relier la peinture et le lieu de sa création, relier la conscience de soi à celle de l'Autre, frère, parents, ami, patron, collègue de travail - relier le besoin de se réaliser à un souci d'indépendance contre toute soumission - *relier* les expériences personnelles et les forces collectives. La peinture crée des ouvertures dans le regard et n'est pas séparable du vécu humain, comme Madeleine n'est pas séparable d'Émile qui en fera son guide intérieur, sa *rivière* d'origine, « son ange » pour toujours - son alliance avec l'invisible.

Observant ce portrait de *Madeleine* par Gauguin, je l'ai spontanément associé avec celui de Georges de La Tour, la *Madeleine à la veilleuse* (peint vers 1640-1645, Musée du Louvre) : deux postures similaires, la tête pensive posée dans la main ; pourtant l'œuvre de Gauguin est à l'opposé de celle de La Tour par sa palette claire et sa destination première, un portrait tandis qu'avec la *Madeleine* de Georges de La Tour il est question de dénudation, de retour sur soi et de pénitence. Mais ce sont deux œuvres qui entrent en dialogue, chacune donnant forme à une méditation sur la durée, le corps féminin, l'amour et la mort, dans un retrait du monde, un suspens du temps.

Gauguin aime Madeleine qui a tout juste 17 ans ; elle semble ici perdue dans ce silence du modèle, de la poseuse, dans une attente habillée de désirs informulables, ceux du peintre croisés à ceux de Madeleine dont l'âme délicate déjà incline à la solitude intérieure de son futur destin - deux visages du secret, éclairés par une foi qui se cherche et ne se connaît pas encore.

\*

De Madeleine Bernard, nous apprendrons à connaître les lieux traversés avec son frère Émile, les voyages qui gravitent autour de son œuvre naissante, les amitiés partagées, les épreuves, enthousiasmes et déceptions, les tentatives d'autonomie par le travail salarié (dans des ateliers de couture), les approches amoureuses, la pauvreté, les séparations douloureuses, dont la rupture définitive avec sa mère, trop despotique.

Au fil des ans, Madeleine sait que ce qui doit guider sa vie est d'ordre spirituel, et d'une liberté bien supérieure à celle qui voudrait seulement échapper aux conventions sociales, une liberté intérieure qui est une foi secrète, une quête de vérité avivée par une sensibilité poétique. Madeleine, à la lecture des *Essais* de Montaigne, comprend que « la marque particulière de notre vérité devrait être notre vertu, comme elle est aussi la plus céleste marque et la plus difficile. »

Ce livre de Marie-Hélène Prouteau est d'une richesse infinie, d'une bienveillance incandescente. Lorsqu'elle évoque les conflits entre Van Gogh et Émile Bernard ou avec Gauguin, l'auteure touche au fond des questions soulevées par la peinture. Avec les descriptions des tableaux d'Émile Bernard sur lesquels Madeleine porte un regard attentif, Marie-Hélène Prouteau emprunte le regard de Madeleine, le regard de celle qui sait recevoir celui d'Émile sur les êtres, et dont elle aime *la spiritualité dépoillée*, comme par exemple à propos du *Fils du marin, petit garçon au chapeau*, où Madeleine voit combien son frère « a capté un miracle : une très douce émotion d'enfance. »

La lecture des poèmes de Marceline Desbordes-Valmore accompagne aussi la vie brève de cette jeune femme et lui apporte la force intérieure pour lutter contre les douleurs de l'existence. Elle connaît la *Prière des morts* et entend *Les Isolés*, rejoint *Le nid solitaire* et *le secours des cieux*... *La fleur du sol natal*, c'est son frère, c'est aussi la musique de leurs promenades dans les bois de Pont-Aven à la lumière des poèmes lus dans l'enfance avec leur mère, Lamartine, Verlaine, Villon... La peinture est la voie de l'invisible et la voix du poème.

\*

Au-delà des réussites et des échecs de l'artiste Émile Bernard conjugués aux difficultés à vivre de la sœur, il est question tout au long de ce livre de cette « blessure d'absolu » qui exige tant de soi et pousse à écrire ou peindre comme des peintures-prières ou des lettres-poèmes-prières. Émile Bernard écrira aussi des articles de critique d'art pour faire connaître les différents moments de son évolution créatrice comme par exemple cette période symboliste qui précède le synthétisme. C'est ainsi qu'il dira de ses toiles bibliques, nourries par les primitifs italiens : « le symbolisme est d'essence chrétienne, c'est la création comme langage divin. »

Madeleine reçoit ces aspirations mystiques, en fait sa propre alchimie, sait écouter les conseils de Vincent qui dira à Émile : « redeviens toi-même » ; ce Vincent qui peu de temps plus tard mettra fin à ses jours au grand chagrin d'Émile Bernard.

Dans ce livre, nous croisons aussi Cézanne, le père Tanguy, Odilon Redon, Mallarmé, Huysmans, Isabelle Eberhardt et tant d'autres. Mais le monde de l'art n'est pas séparable du monde de l'exploitation du travail ni de cet autre monde de la bourgeoisie « du clinquant qui ne jure que par l'ornement et l'artifice ». Madeleine Bernard voudrait s'émanciper de tout cela, *gagner sa vie sans perdre son âme* : « Il me semble sans cesse que je suis perdue. Je souffre trop du réel de la vie ; je suis plus persuadée que jamais que je suis incapable de vivre selon le monde ».

Elle voudrait surtout rester auprès de son double, Émile, poursuivre ce chemin d'« union mystique » qui ouvre le cœur à l'essentiel et permet de peindre de façon *épurée* : « Je me cramponne à la foi que j'ai en la puissance du Bien » lui écrit-elle.

C'est ainsi que ce livre subtil de Marie-Hélène Prouteau, sans jamais tomber dans l'anecdote de bien des biographies recomposées, nous conduit de la peinture à sa trajectoire jumelle dans une fraternelle *transparence d'âme à âme*.

Marie Alloy,  
Beaugency, 13 juin 2021.